

Nous entrons. Si triste, la maison déjà envahie, comme une hôtellerie, les jours de marché, par des nièces, des neveux, venant une fois l'an et qui arrivent surveiller, flâner le secrétaire. Dans la salle, la chaise de ma tante, près de sa petite table, est vide. Entourant la cheminée, les héritiers causent, discutent; tandis que dans la pièce à côté, bonne maman achève d'ensevelir ma tante avec Lydie.

—Oh! ma chère, n'y va pas, dit une cousine à maman qui, après avoir enlevé son chapeau, se prépare à entrer dans la chambre, c'est inutile et si pénible. Moi je ne pourrais supporter ce spectacle.

—Surtout, dit papa, en me désignant, veille à ce qu'elle n'entre pas.

Non, je n'entrerai pas, je ne suis pas entrée; mais, le lendemain matin, comme j'arrive avec papa venant relayer maman qui a passé la nuit, je me faufile par l'office, d'où, par une porte vitrée, je puis encore revoir ma bonne petite tante, dormant dans son lit, telle qu'elle était quand je la bordais, lorsque, fatiguée, elle se couchait avant le dîner; mais ayant en plus la sérénité que donne une mort calme, pieuse, comme avait été celle de ma tante, avec sa certitude de revivre, et de retrouver les siens.

* *

Ce soir, le menuisier a apporté la bière; on y a couché ma tante. De la salle où je suis avec les cousines (évitant toujours les impressions tristes, dans cette maison de mort) on entend le bruit du marteau qui cloue le cercueil. Le feu jette d'instant en instant de longues flammes qui se lancent dans le trou béant et noir de l'énorme cheminée, après avoir léché les armoiries de la plaque. J'écoute toujours le marteau, pendant que, du fond de la pièce, où je me suis jetée sur le grand canapé, je vois toutes mes parentes qui se composent des têtes de commande, qui se croient obligées de pousser de temps à autre un soupir, pour rompre le silence; tandis que les cloches des morts semblent accompagner en mesure les coups frappés par le menuisier. On se demande, à voix basse, si tel ou tel ami doit venir pour l'enterrement, si l'on n'a pas eu froid la nuit dernière, à quelle heure on repartira le lendemain, (les scellés sont mis!) Mais de ma tante, pas un mot; mais de regrets, aucun dans le cœur.—Maintenant on ne cloue plus, les cloches sonnent toujours; le feu s'éteint et ne laisse voir qu'un amas de cendres froides et grises sur d'autres cendres rouges, chaudes, brillantes.

Oh! la coutume sauvage que cette habitude de province, qui réunit en un festin les parents et amis, après les inhumations. C'est là que l'on remarque, mieux que partout ailleurs, combien l'on est peu de chose sur terre, et où l'on voit la minime quantité d'âmes qui vous regrettent, retenues par les convenances, au commencement du repas. Puis, on a faim, le retour du cimetière a creusé, et on est plus léger de ne plus se sentir près de la mort. Lorsqu'arrive le desort et

que les vins ont circulé, les invités se relâchent. À part le brassard de crêpe des conviés (on en noue un au bras de chaque invité avant le service), on ne saurait dire si l'on est à une noce. Ceux qui souffrent vraiment n'ont qu'une douleur de plus: celle de voir combien leur peine est isolée et de se trouver seuls avec le chagrin, au milieu de rires malséants.

Je vois encore toutes les pièces de la maison de ma tante, avec des rangées de tables; les convives mangeant, parlant; les héritiers, pour bien montrer leurs droits, pourtant incontestables, allant, venant, ordonnant, faisant des recommandations à Lydie, gardienne des scellés.

Pauvre petite tante! qu'elle est loin de leurs pensées. Un neveu, trouvant bon de parler d'elle, disait, au commencement du déjeuner: "On ne s'aperçoit pas qu'elle manque, elle faisait si peu de bruit!" Voici votre oraison funèbre, chère vieille amie, si constamment douce, si effacée, mais vous manquerez toujours à ceux qui vous ont beaucoup connue, qui n'auront jamais assez de cœur pour vous aimer et ne vous apprécieront jamais assez.

Dans le cours de l'été, une nièce étant en Amérique (je n'avais jamais entendu parler que des oncles d'Amérique, pas des nièces) il fallut tout vendre chez ma tante. Quelle peine! Avec combien de dévotion je recueillis, escortée de Lydie, tout ce que j'avais vu lui servir journellement ces dernières années: le verre, le couteau, le petit bol à anse dans lequel, chaque matin, elle prenait son café au lait, son coquetier, la boîte où était son ouvrage, le sablier devant lequel j'avais guetté si souvent l'écoulement du sable, son chapelet, que je lui avais vue dire tant de fois, une croix des Iles, faite de noyaux sculptés, qu'elle avait sur sa console, le porte-plume avec lequel elle écrivait constamment, de sa fine écriture ronde, régulière, droite, à peine tremblée, la lanterne qui nous éclairait à la cave. Tout fut mis dans une caisse et posé ensuite dans la cuisine, parmi les lots préparés pour la vente.

Pauvre maison, autrefois si bien rangée, si calme, jadis si familiale, maintenant pleine de bruit et du heurt des vieux meubles!...

Rien de plus bizarre que ces ventes mobilières, en province: le garde de la ville devient crieur. Monté sur une table, il débite des boniments pour *allumer* le public, et présente les lots, autour de cette table. Une foule compacte s'amasse. Ceux-ci apportent des brouettes, celles-là des paniers, et d'autres amènent des carrioles pour les charger de leurs achats. Les femmes sont une masse grouillante et brune, chamarrée de couleurs blessantes.

Chez ma tante, la table du crieur fut mise dans la rue, et l'on passait les objets de l'intérieur, où se trouvaient le notaire, son clerc et nous tous. La vente devait durer plusieurs dimanches.

Elle commence. Peu à peu nous voyons s'en aller le mobilier familial. Soudain, Lydie me fait signe en voyant le crieur prendre une boîte et dire:

—Un tas de bricoles, un verre, une lanterne, à dix sous...

C'était mon lot.

—A douze sous... lance une voix rêche.

—A quinze, jargonne un charretier en blouse.

—A seize... hurle une grosse femme coiffée d'un bonnet énorme.

B. E. MCGALE

Montréal, 21 mars 1893.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.